

Krisztina Tóth¹

Chut !

(Lettre ouverte à l'Europe)

Le médecin qui a examiné mon cœur ne s'est pas reposé sur les analyses ni sur les procédés modernes d'imagerie. C'est à l'oreille qu'il voulait entendre le battement. Visage, attentif, sérieux, il s'est mis à l'écoute, stéthoscope aux oreilles.

Je voulais parler, lui dire un mot des suées et des palpitations qui, de temps en temps, m'assaillent dans le bus du matin, mais il me fit signe de garder le silence, et pendant ce temps il avançait par à-coups sur ma poitrine avec le petit pavillon froid. Quand il eut fini, il raccrocha le stéthoscope à son cou et subitement me dit :

- Ah mais moi je sais qui vous êtes.

J'étais stupéfaite, j'avais l'impression qu'en réalité c'étaient les mystères de mon âme qu'il avait auscultés, et qu'à présent il me disait en confidence que je n'avais plus de secret pour lui, qu'il avait entendu le bruissement des désirs, le grésillement des colères gardées de longue date, le délicat tambourinement sur la paroi artérielle d'émotions tenues secrètes jusque devant moi-même. Il poursuivit :

- Je sais bien que vous êtes écrivain, et poète. J'ai même lu l'un de vos bouquins, celui avec les pixels², là. Alors comme ça vous êtes une de ces femmes *abstraites* ?

Je le regardais, abasourdie. Croit-il vraiment qu'il y ait une si grande différence entre nos deux métiers ? Que le poète est un être étranger à la vie qui reste assis à la maison, coupé du monde, et qui baille aux corneilles à la fenêtre, en attendant toute la journée que le camion poubelle et son murmure s'en aillent enfin et que l'inspiration tourne au coin de la rue ?

Arrêtons-nous ici un instant. J'ose supposer que vous aussi, vous vous imaginez une chose pareille ! Ou, du moins, que parmi vous certains pensent ainsi. Qui pensent au poète comme à un être hirsute et solitaire, un sauvage éloigné du monde, qui se tapit chez lui et qui, dans le fond, ne fait rien. Bon, d'accord, de temps à autre il couche un vers ou deux sur le papier.

Je pris une respiration profonde, plus profonde que tout à l'heure, quand il m'avait demandé de respirer. Le poème, en effet, n'est pas une sorte de distillation, ce n'est pas une pure abstraction, mais la réalité sensible et parallèle elle-même, le poème est la quintessence de notre existence. La courbe de l'électrocardiogramme.

Depuis, des mois ont passé, le monde est sorti de ses gonds. Le grand problème traite le petit problème – dit un dicton, chez nous. Mes palpitations soudaines se sont muées, elles aussi, en une angoisse régulière, disciplinée, maîtrisée. Une épidémie a balayé le monde et nous a exhortés à l'humilité. Au moment précis où l'être humain a commencé à croire qu'il était tout-puissant, quand il a su presque tout de ses propres gènes, un virus minuscule est arrivé et lui a réappris la peur. Ici, en Europe, malgré les tensions prêtes à exploser, règne une paix relative. La dernière guerre, au sens classique du terme, s'est déroulée dans les Balkans dans les années 1990. Maintenant, ces mois-ci, nous avons pu expérimenter l'angoisse, nous avons pu apprendre comment c'est, lorsque notre vie quitte les ornières habituelles, quand il faut mettre de côté nos petites doléances et qu'il nous

¹ Disponible en français *Code-Barres*, roman, trad. ; Guillaume Métayer, Paris, Gallimard, « Du monde entier », 2014 et *Le Rêve du Minotaure*, poèmes, trad. Lionel Ray, Paris, Caractères, 2001.

² Référence au récit *Pixel* (Budapest, Magvető, 2011), non encore traduit en français mais qui existe en allemand (trad. György Buda, Nischen Verlag, 2013), en anglais (trad. Owen Good, Seagull Books, 2019) et en italien (trad. Maria Rosaria Scigliano, ed. ETS, 2020).

faut nous ressaisir pour survivre, pour tenir le coup. Les plus pauvres, ceux qui vivent à la périphérie partent désormais à la dérive sans retour, se perdent aux extrémités de la société, ils sont condamnés à vivre dans la rue, à mourir de faim.

C'est à eux surtout que nous devons prêter attention. Depuis des années nous parlons de pollution de l'environnement, de changement climatique, de surconsommation, des effets toxiques, meurtriers, d'un monde qui s'accélère, mais c'est comme s'il avait fallu ce coup pour que nous que le comprenions : c'est la fin. Il nous faut réfléchir, à la racine, sur notre manière même de vivre. Ce qui s'est passé et continue de se passer est épouvantable, mais c'est comme s'il avait fallu en arriver là pour atteindre le seuil de stimulation des gens. Nous avons pu expérimenter comment c'est, lorsqu'après le brouhaha constant et irritant un silence étourdissant se fait soudain dans les rues : tout le monde se tient hébété, tourne en rond, ne peut pas croire qu'une telle chose puisse avoir lieu. Cela était-il vraiment nécessaire pour que nous comprenions enfin ces locutions maintes fois répétées, *changement climatique, changement climatique, changement climatique, surconsommation, surconsommation, surconsommation*, et que nous commençons à méditer sur leur signification authentique ?

Faut-il avoir épuisé à la maison le dernier pot de confiture, faut-il que périsse le dernier rhinocéros blanc et faut-il bonder le dernier service hospitalier disposant de respirateurs artificiels pour qu'enfin nous comprenions ?

Combien de milliers de fois au cours de notre vie d'adulte conscient, avons-nous entendu le mot racisme ?

La mort de George Floyd, les images de la souffrance brutale, insensée et concrète d'un homme concret ont rempli à nouveau ce mot de toute sa signification, et le mouvement de protestation *Black Lives Matter* avec la force d'un ouragan a balayé de fond en comble les États-Unis, puis nous, l'Europe, également. Exactement avec la même force que, plus tôt, la crise des migrants et *Me Too*. Ensuite, il se fera silencieux, lui aussi, comme les vagues de *Me Too* se sont calmées aussi. Que restera-t-il, l'an prochain, de cet élan militant et passionné ? Un ou deux présentateurs télé de couleur ? Après *Me Too*, qu'est-ce qui est resté ? Nous pouvons nous réjouir si, en société, on raconte à voix plus basse les blagues de blondes. Nous pouvons nous réjouir car c'est déjà quelque chose. Mais le poète dans ma patrie, et dans nombre d'autres lieux, est encore un homme, barbu, moustachu, tout du moins un homme à lunettes, et pour que cela change, même selon les calculs les plus optimistes, cela prendra des décennies. Réussirons-nous à transformer nos pensées au gré des houles successives des mouvements et des crises ? Saurons-nous entendrons les signaux avertisseurs ?

J'écris cela comme citoyenne d'un pays qui n'a pas ratifié l'Accord d'Istanbul. Comme citoyenne d'un pays où la violence intrafamiliale cause des problèmes quotidiens, où le racisme, en premier lieu la discrimination anti-Roms, et les discours de haine contre les migrants sont souvent partie intégrante de la propagande officielle. Où, même au Parlement, on peut sans problème faire des plaisanteries sur les femmes.

Nous dit-il encore quelque chose, ce mot tant cité : Europe ? Ce mot a-t-il une signification, pensons-nous à quelque chose quand nous le prononçons quinze fois par jour, ou faut-il qu'un nouveau cataclysme se produise pour que cette suite de lettres s'emplisse à nouveau de sens ?

Je pose cette question comme citoyenne d'un pays situé au cœur malade, atteint de sténose coronarienne, de l'Europe, et qui ne fait partie de l'Union européenne que depuis 2004. Cette année-là nous avons soudain compris, nous les Hongrois, ce que ce mot signifiait pour nous, mais par la suite son sens a pâli. S'il apparaîtrait, ce n'est le plus souvent qu'en lien avec des subventions de l'Union.

L'Europe est un drapeau bleu orné d'étoiles déployé dans certaines circonstances. Un concept géographique, pas un champ de force historique, culturel et spirituel. Quand la forme fantomatique de sa signification originelle nous a hantés, ce fut, la plupart du temps, en opposition à quelque chose. Pourquoi ? L'Europe alors est ce lieu qu'il faut protéger de la barbarie, de l'inondation, des migrants. Ou bien un esprit menaçant qui veut effacer nos caractères nationaux, notre unicité. Pour l'amour du ciel, est-ce là vraiment ce que signifierait l'Europe ? Et nous pensons vraiment que c'est ici que bat le cœur du monde ?

Mais faisons silence un instant : ce cœur bat-il – un tant soit peu ?

Oh, comme je suis soulagée. Je l'entends, moi. Et vous ?

Tentons de nous remettre à l'esprit les forces essentielles !

La culture judéo-chrétienne et la culture gréco-latine, n'est-ce pas ?

Ce sont elles qui nous nourrissent toujours, elles qui nous rappellent, à chaque respiration, que nous sommes des Européens. Cela, nous le ressentons véritablement, dans toute sa profondeur, quand le destin nous jette dans d'autres points du monde. À peine arrivés en Amérique ou en Asie, en dépit de toutes frontières linguistiques et même des différences culturelles, nous ressentons plus de points communs avec les autres Européens car dans une situation concrète, pratique l'on ressent beaucoup plus la communauté d'histoire et de destin que les éventuelles différences. Songez-y seulement, comme le voyageur occasionnel ressent plus de points communs à l'étranger, quand il entend des mots de sa langue maternelle, que lorsque dans le bus bondé du matin il se retrouve comprimé au milieu de ses compatriotes. Là, cherchant à attraper un peu d'air dans la foule, il ne songe pas à quel point il est doux d'entendre sa langue maternelle.

Ou si c'est le cas, si une créature aussi bizarre existe, alors c'est un poète.

Quand elle n'est pas assise à la maison, quand elle n'attend pas que s'en aillent le camion poubelle et son murmure, et que l'inspiration tourne au coin de la rue, elle assemble des mots. Et quand elle n'assemble pas des mots alors elle prête l'oreille justement. Le visage sérieux, elle écoute vers l'intérieur, exactement comme le cardiologue avec son stéthoscope.

Prenons une respiration profonde sous nos masques, comme cela, tous, en même temps. Quelque chose murmure ici, du côté du cœur. L'Europe a un problème. Croyez-en nous. Peut-être que les examens ne le montrent pas à l'imagerie, mais il faut l'entendre. Le poème le montre. Faisons silence, prêtons l'oreille ! Lisons des poèmes.

(Traduit du hongrois par Guillaume Métayer)